

Marc LEVY

Dissemblance

— Depuis combien de temps sommes-nous là ? demande Aaron en traçant un cercle sur la terre meuble.

Il se lève, avance vers la porte, hausse les épaules et retourne s'asseoir, dos au mur.

— Fais comme tu voudras, poursuit Aaron. On est là, seuls comme deux idiots, mais peut-être que tu aimes ça la solitude.

— Nous sommes entrés dans cette pièce ensemble, tu dois savoir aussi bien que moi depuis quand nous y croupons. Alors, pourquoi me le demander ? répond Mehdi.

— Je n'arrive plus à me souvenir.

Les deux hommes se toisent. Aaron efface le cercle dessiné sur le sol et lève les yeux au ciel.

— Quand j'étais enfant, dit-il, ma mère m'apprenait à compter les nuits d'absence de mon père. Elle les appelait les Laïlas. Les Laïlas étaient devenues pour moi la mesure du calendrier. Je croyais qu'il se décomposait en nuits et non en jours. C'est stupide, non ?

— Pour avoir besoin de parler autant tu dois vraiment avoir peur ?

— Pas toi ?

— Je ne sais pas, Aaron.

— Tu ne sais pas depuis combien de temps nous sommes là, tu ne sais pas si tu as peur. Tu sais quelque chose au moins ?

— Je sais qu'on est là depuis bien longtemps, mais je ne peux plus compter les Laïlas, Aaron.

— Après tout, cela n'a pas d'importance, nous ne sommes plus des enfants.

Aaron hésite avant de poser une nouvelle question.

— Combien d'années a duré ton enfance ? finit-il par demander.

— Autant que la tienne, je suppose. Mais je me fiche du passé ; j'aimerais mieux savoir jusqu'à quand je vais devoir te supporter dans cet espace exigü.

— Tu serais mieux tout seul ?

— Pas si tu te taisais, tu m'empêches de réfléchir.

— Et on peut savoir à quoi tu réfléchis ?

— À mon père. Moi aussi j'ai une absence ; impossible de me souvenir de son visage. Tout à l'heure encore, ses traits étaient présents, mais depuis que tu m'as raconté ta satanée histoire avec ta mère, je pense à lui et je n'arrive plus à me représenter ses yeux. Étaient-ils bleus ou marron ? Merde alors, on ne peut quand même pas oublier la couleur des yeux de son père !

— Qu'est-ce qu'il faisait dans la vie ?

— Il était dans une milice.

— Et c'est un métier ?

— Le seul que les hommes de mon village pouvaient trouver pour nous permettre de manger. Avant, il était journaliste, mais il y a eu l'embargo sur le papier et son journal a dû fermer.

— C'est pour ça que tu ne peux pas te souvenir de la couleur de ses yeux... à cause de la visière de sa casquette de milicien !

— Je te préviens, si tu te fous de la gueule de mon père, je te casse la tienne.

— Je ne peux pas me foutre de sa gueule alors que tu ne te rappelles même plus à quoi elle ressemble... Je n'ai aucune imagination.

— Et toi, que faisait ton père ?

— Il était dans l'armée. Les tiens l'ont tué.

Aaron et Medhi se regardent, ils se jaugent. Puis chacun replonge dans ses pensées.

— Aaron ? murmure Medhi. Pourquoi ne m'appelles-tu jamais par mon prénom ?

— Je n'avais pas remarqué.

— Chez nous, on raconte que vous ne voulez pas connaître nos prénoms.

— Quelle idée étrange ! Et pourquoi ?

— Chez nous, on dit qu'apprendre le prénom de quelqu'un, c'est déjà le connaître un peu. Et il est plus difficile de tirer sur quelqu'un que l'on connaît. Ce n'est pas bête comme raisonnement.

— Peut-être, mais c'est chez vous qu'on raconte ça, pas chez nous.

— En tout cas, moi je sais quel est ton prénom, toi tu n'as toujours pas prononcé le mien.

— Tais-toi, tu me fatigues avec tes raisonnements idiots, aussi idiots que toi et tous les tiens.

— J'aurais voulu que tu rencontres ma grand-mère.

— Ta grand-mère, ton père, tu m'emmerdes avec ta famille, Medhi.

— Tiens, là tu as dit mon prénom. Tu vois,

nous apprenons à nous connaître un peu. Ça me fait plaisir.

— Ça me fait plaisir de te faire plaisir. Maintenant, laisse-moi réfléchir en silence.

— Tu ne veux pas savoir pourquoi j'aurais voulu que tu connaisses ma grand-mère ?

— Non, je ne le souhaite pas, mais comme tu vas me le dire quand même, parle, après j'aurai peut-être un peu la paix.

— C'est toi qui as entamé la conversation, si je ne m'abuse. Et d'abord, à quoi réfléchis-tu de si important ?

— À la façon de sortir de cet endroit !

— Pourquoi ? On n'est pas si mal ici, je veux bien en profiter moi, de ce repos. J'étais fatigué ces derniers temps, tu sais.

— Qu'est-ce que je disais, tu es un parfait imbécile, Medhi, tu te contentes de ton sort.

— Et voilà, c'est à cause de ce genre de phrase que j'aurais voulu que tu discutes avec ma grand-mère.

— Je ne vois vraiment pas le rapport.

— Tu dis que tu te bats pour ton bonheur, mais tu es incapable d'en apprécier un bon moment. Dehors, tu grelottais la nuit, tu suais le jour à en crever, ton estomac était vide, tu ne pouvais même plus déglutir tellement tu avais la gorge sèche. Ici, il ne fait ni froid ni chaud, nous n'avons ni soif ni faim, et tu voudrais sortir ! Qui est l'idiot ?

— Et qu'est-ce que vient faire ta grand-mère là-dedans ?

— Elle t'aurait appris la sagesse !

— Ah ! Ah ! Venant de toi ça me fait bien rire, elle n'a pas dû trouver le temps de te l'apprendre, sa sagesse.

— Laisse ma grand-mère en paix.

Medhi se lève et vient s'asseoir à côté d'Aaron.

— Aaron, tu le sais, toi, pourquoi nous nous haïssons ?

— Ça aussi tu l'as oublié ?

Aaron marque une pause.

— Parce que tu es mon ennemi, Mehdi, c'est ainsi.

— On ne se connaît pas, on ne s'est jamais rencontré et pourtant, on est ennemis. Ça donne à réfléchir, non ?

— Je n'avais pas besoin de te connaître, c'est dans notre histoire. Nos pères se haïssaient déjà.

— Drôle d'héritage... Mais tu n'as pas répondu à ma question, Aaron. Peut-être que tu ne connais pas la réponse et que tu as peur d'avouer ton ignorance.

— Vas-y, je t'écoute, toi qui es si instruit.

— C'était ma grand-mère qui savait tout !

— Et revoilà son aïeule ! Mon Dieu, mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour me retrouver ici avec lui ?

— Ton Dieu ! Tu sais, ton Dieu et le mien, c'est le même, il change juste de nom quand il franchit la frontière.

— De langue aussi, je te ferai remarquer, une sacrée différence pour un seul homme, non ?

— Ce n'est pas un homme, c'est Dieu. Moi je vais te le dire, Aaron, pourquoi nous nous haïssons. Nous ne parlons pas la même langue, nous ne portons pas les mêmes habits, nous n'avons pas fréquenté les mêmes écoles, et nous ne disons pas les mêmes prières. Voilà une sacrée liste de différences, bien trop grande pour que nous les hommes, nous nous entendions.

— Je me fiche de la langue que tu parles, de l'école où tu as étudié, de la façon dont tu pries, et encore plus des vêtements que tu portes.

— Alors pourquoi nous haïssons-nous ?

— Ça aussi tu l'as oublié, comme la couleur des yeux de ton père ?

— Dis-le-moi si tu t'en souviens. Dis-le-moi, et je te jure sur mon Dieu que je commencerai à réfléchir avec toi à la façon de te faire sortir d'ici !

— Parce que tu as l'intention de rester, peut-être ?

— Je n'ai pas encore pris ma décision, mais ne change pas de sujet. C'est vraiment une sale manie que tu as.

Aaron se lève et se met à faire les cent pas le long des quatre murs qui les entourent, et plus il réfléchit à la question de Mehdi, plus il lui semble que ses pas s'allongent comme si la pièce s'agrandissait.

— Et toi, tu me dis que tu connais la réponse ? dit-il en pointant un doigt vers Mehdi.

— Moi je te dis que toi tu la connais, seulement, elle est difficile à avouer.

Aaron dévisage Mehdi.

— Et si je te la dis, cette raison, qu'est-ce qui me prouve que tu m'aideras vraiment à sortir d'ici ?

— Ce n'est pas ce que je t'ai promis. Je me suis engagé à y réfléchir à tes côtés, et si le marché ne te semble pas équitable, je te promets autre chose : une révélation.

— Quelle révélation ?

Mehdi croise les bras et attend qu'Aaron s'exécute.

— Bon, tu veux la vérité, je vais te la dire. Mais je te préviens, Medhi, si tu le répètes à qui que ce soit, je t'arracherai la langue.

Mehdi sourit, amusé par cette menace fragile, comme proférée par un enfant à la recherche d'une contenance.

— La vérité, reprend Aaron, c'est que nous vous haïssons parce que nous avons peur de vous.

— Pourquoi ? demande Medhi.

— Parce qu'à force de vivre côte à côte, nous nous mélangeons et vous déteignez sur nous. Nous devons protéger ce que nous sommes, et d'où nous venons, voilà la vérité.

— Parce que tu sais d'où tu viens, toi ?

— Bien sûr, nous sommes une des plus vieilles tribus du monde !

— Nous aussi nous sommes une des plus vieilles tribus du monde, peut-être même aussi vieille que le monde. Et à quoi sert toute cette histoire ? À se faire la guerre pour défendre ses origines, quand on n'arrive même pas à se souvenir de la couleur des yeux de son propre père ! À mon tour de te faire un aveu ; chez nous, on vit avec la même trouille si bien, qu'un jour nous avons pris des pierres pour vous les jeter à la figure, pour vous faire disparaître et la peur avec. Vous nous avez tiré dessus, on a tiré aussi. Mais nous avions moins de balles que vous. Les balles coûtent cher, on n'avait pas l'argent, alors on a fabriqué des bombes de fortune. On nous les accrochait autour de nos ventres, ces bombes qui ne coûtent pas cher à fabriquer, là où cette peur tenaillait nos entrailles, et on vous les faisait péter à la figure. L'escalade quoi !

Aaron se laisse glisser le long du mur et redessine un rond dans la terre meuble.

— Tu ne réponds rien ? demande Medhi.

— Il n'y a pas grand-chose à ajouter. L'escalade

comme tu dis. Tu sais Medhi, il y a une question que je n'ai jamais osé poser à quiconque.

— Quelle question ?

— De toute manière, à quoi bon ? Je ne vois pas comment toi, tu pourrais connaître la réponse, personne ne la connaît.

— Pose-la toujours, on ne sait jamais.

— À qui profite cette haine ?

Mehdi fouille la poche de sa veste à la recherche d'une cigarette, mais elle est vide.

— À qui voudrais-tu qu'elle profite ? Nous sommes nés avec elle, nos parents et nos grands-parents aussi.

— Non. Avant, nos ancêtres cohabitaient. Mais vous n'avez jamais voulu du partage.

— Tu ne manques pas d'air ! Nous étions là avant vous et d'autres aussi. Vous avez érigé un mur, vous vous êtes comportés en colons.

— Vous vouliez nous anéantir, nous n'avons cherché qu'à nous défendre.

— En nous ôtant nos droits ? En nous humiliant ? Deux millions d'êtres humains dans un ghetto de quarante kilomètres de long et dix de large, que voulais-tu qu'il se passe d'autre que de vouloir en sortir, s'en sortir ?

— Et pour cela, il fallait creuser des tunnels pour faire exploser vos bombes au milieu de nos femmes et enfants, tirer des roquettes sur nos villes ?

— Et vous, bombarder nos quartiers, tuer des enfants par centaines ? hurle Medhi. Vous n'avez rien appris de votre passé ? L'escalade, hein ?

Aaron se lève et se rend dans un coin de la pièce, le visage vers le mur. Medhi choisit l'angle opposé et fait de même.

Combien de temps passent-ils ainsi dos à dos,

aucun des deux ne le sait. Mais bien plus tard, apeurés par le silence écrasant, ils se retournent et leurs regards se croisent.

— Ton père avait les yeux bleus, Medhi.

— Et comment le sais-tu ? Tu ne l'as jamais connu, proteste Medhi.

— Parce que tu ne te regardes peut-être plus en face depuis longtemps, mais moi je te vois. Tu as les yeux bleus, et sans aucun doute le regard de ton père, ça aussi c'est une histoire de gênes, répond Aaron.

— Qui entretient cette haine ? reprend Medhi.

— Ceux qui ont pour ordre de nous attaquer, lâche Aaron en ricanant.

— Et ceux qui ont pour ordre de vous défendre et de confisquer nos terres, ricane à son tour Medhi.

— Nous pouvons argumenter jusqu'à la fin des temps, aucun de nous n'aura raison. Ce sont nos Dieux qui s'affrontent.

Puis, Aaron baisse lentement la tête et murmure :

— Je crois qu'on nous a menti, Medhi.

— Qui nous a menti ?

— Les hommes de Dieu.

— Tu dis vraiment n'importe quoi, les hommes de Dieu ne peuvent pas mentir, ils détiennent et portent la vérité.

— Puisque tu en es si sûr, alors dis-moi qui a créé l'homme ?

— Dieu, évidemment ! répond aussitôt Medhi, tout en levant les yeux au ciel.

— Dieu a créé tous les hommes ?

— Tous les hommes, et les animaux, la mer, la terre, tout, absolument tout. Où veux-tu en venir ?

— Si Dieu a tout créé, ce ne peut être que Lui qui a décidé que l'Humanité ne soit pas faite d'une

seule couleur, Lui qui les a peintes, ces couleurs. Lui encore qui a voulu que nous ne parlions pas tous la même langue, que nous inventions des modes de vie différents, que nous priions pas de la même façon, que nous l'appelions par un nom différent...

— Excuse-moi Aaron, mais je ne vois pas où tu veux en venir.

— Réfléchis, tout ce que je viens de dire porte un nom, Medhi.

Silence.

— Tu prétends que Dieu aurait voulu et inventé la différence ?

— Si tu crois que Dieu a inventé le monde, alors ce ne peut être que Lui l'auteur de sa diversité. Et Dieu ne peut en aucun cas demander aux hommes de détruire en son nom, ce que lui-même a créé !

— Tu m'accorderas qu'il s'est un peu compliqué la vie et la nôtre avec. Si nous avions tous été identiques, tout aurait été plus facile.

— Plus facile, mais d'un ennui... la vie n'aurait eu aucun intérêt.

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu ?

— Parce que tu vas me dire que depuis que nous sommes dans cette pièce aux murs uniformes et sans couleur, nous ne nous ennuyons pas ? Tu vas me faire croire que depuis que nous sommes ici, tu n'as pas rêvé de sortir et retrouver ta vie d'avant ? Que soif ou faim, chaleur ou froid, tu ne donnerais pas tout pour retourner courir sur nos collines, revoir les rues de nos villages où se mélangent mille odeurs et parfums, mille couleurs, où même la lumière diffère au fil de la journée ?

— Je ne te dis pas le contraire, mais je ne

m'ennuie pas, en tout cas, pas depuis que nous discutons.

— Et qu'est-ce qui te passionne au point de te faire oublier la monotonie de ce lieu, de quoi parlons-nous depuis tout à l'heure, Medhi ?

— De nos différences... souffle Medhi.

Alors, Aaron et Medhi s'observent longuement, non parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire, mais parce que chacun réfléchit.

— Tu crois que si on disait tout cela à nos proches, on réussirait à changer quelque chose ? demande Medhi.

— J'en doute.

— Ça vaut peut-être la peine d'essayer, non ?

— Personne ne nous écouterait. Pire, on nous assassinerait pour avoir tenu de tels propos. N'as-tu pas compris qu'à chaque fois que nous avons failli faire la paix, ils se sont arrangés pour faire couler le sang et rallumer l'incendie.

— Qui ?

— De chaque côté du mur règnent les marchands de haine. Ceux qui nous opposent ; ceux qui veulent plus de richesses, de terre, d'eau et de moissons, à leur seul bénéfice ; ceux qui vivent sans partage ; ceux qui vendent les armes avec lesquelles on s'entre-tue. Ceux qui réinventent la parole de Dieu pour exercer leur suprématie ; ceux encore qui entretiennent l'ignorance par tous les moyens pour asseoir leur pouvoir ; ceux qui envoient des enfants se faire tuer au nom de ce même Dieu, au nom d'un monde meilleur ou d'un paradis. Comme si le meilleur pouvait naître des terres et des rivières rougies du sang des hommes. Leur parole couvre celle des gens de bonne volonté. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Crois-moi Medhi,

personne ne nous écouterait, et si la mort ne vient pas d'en face, on nous tuera dans notre propre camp.

— Alors au lieu de pierres, de fusils et de bombes, c'est de courage qu'il faut s'armer. Maintenant que nous savons la vérité, si nous les laissons faire, si nous renoncions, c'est nous qui serions coupables au jour du Jugement dernier. Et si nous nous unissons, nous serons plus forts que ces marchands de haine.

— Ils ne nous laisseront pas faire justement pour cela.

— Clamer ensemble que puisque Dieu a inventé la différence, en son nom nous devons la respecter, la cultiver, la protéger et l'aimer. Voici ce qu'il faut prêcher. Cette pensée pourrait bouleverser le monde !

— Maintenant c'est toi qui exagères, Medhi !

— Dis-moi quel vaccin pourrait sauver autant de vie que notre découverte. Nous aurons peut-être même un prix Nobel. Ne reste pas là à rien faire, lève-toi bon sang !

Aaron ne bouge pas, l'air grave, il regarde la porte.

— Il doit bien y avoir un moyen de sortir d'ici, reprend-il.

— Elle n'a jamais été fermée à clé, il te suffisait d'essayer de l'ouvrir, murmure Medhi.

— Et tu ne m'as rien dit, salopard ?

— Je t'avais promis une révélation et aussi de t'aider à réfléchir. Je crois avoir tenu parole. Et puis, si je te l'avais avoué tout à l'heure, tu serais parti aussitôt et nous n'aurions pas tenu cette conversation.

— Nous n'aurions pas fait connaissance et nous

n'aurions eu aucune chance d'avoir ce prix Nobel, n'est-ce pas ? ricane Aaron.

— Remercie-moi au lieu de te moquer. La porte est ouverte, tu peux partir maintenant.

Aaron se lève et marche vers la porte, il hésite puis plonge son regard dans celui de Medhi.

— Viens avec moi, seul je n'y arriverai pas. Pendant que je parlerai aux miens, tu devras faire la même chose avec les tiens. Debout Medhi, allons-y !

— Sors si tu le souhaites, mais je doute que tu puisses aller dire quoi que ce soit, à qui que ce soit.

— Et pourquoi ?

— Parce que moi, j'ai peut-être oublié la couleur des yeux de mon père, mais je n'ai pas perdu la mémoire, comme toi. Enfin, pour être honnête, elle m'est revenue pendant que je rêvais à mon prix Nobel. Je connais la raison qui fait que nous sommes ici, Aaron.

— Et cette raison nous interdit d'aller parler à nos frères ?

— D'une certaine façon, oui.

— Alors, je t'écoute, je t'en prie, toi qui sembles omniscient !

— Parce que nous sommes morts, Aaron !

— Morts ?

— Nous nous sommes tués l'un l'autre. Je ne pourrais pas vraiment te dire à quand cela remonte, mais je me souviens très bien de la façon dont ça s'est déroulé. Je suis passé par un tunnel pour m'introduire chez vous, je suis entré dans un de vos supermarchés, avec, attachée à ma ceinture, une de ces bombes qui ne coûtent pas cher à fabriquer. Oh, j'avais beaucoup plus peur que je n'aie voulu te l'avouer tout à l'heure. Toi, tu gardais les lieux

dans ton bel uniforme de soldat, tu as vu cette peur qui ruisselait sur mon front, tu as compris, tu as saisi ton arme et tu m'as tiré dessus. Tu te souviens maintenant ?

- Et moi, comment je suis mort ?
- Tu as visé mon ventre, imbécile !

Aaron et Medhi restèrent là, à se regarder l'un l'autre, chacun muré dans son silence. Et soudain, Aaron se mit à rire, quelques hoquets d'abord, suivis d'un rire franc qui résonna dans la pièce, et l'écho de ce rire-là gagna Medhi.

S'ils avaient été encore en vie, l'air serait venu à leur manquer tant ils riaient en se tenant le ventre, et pour la première fois depuis leur enfance, sans y ressentir de douleur ou de peur.

— Tu imagines, dit Aaron. Si nous avions pu leur dire ce que nous savons maintenant.

— Tu imagines, répondit Medhi, si nous l'avions découvert avant... Allez, viens, je vois la lumière diminuer, je pense que nous devons partir d'ici.

Les deux hommes se lèvent et ouvrent la porte. Ils s'engagent dans un long corridor et marchent côte à côte. Aaron prend la main de Medhi et Medhi referme ses doigts autour de la sienne.

— J'ai un peu peur, tu sais, dit-il.

— Toi tu as peur ? Pourtant tu n'avais pas peur de mourir, tu l'as gueulé assez fort sur les collines quand on se faisait la guerre.

— Bien sûr que si j'avais la trouille, mais je croyais à une vie après la vie, meilleure que celle que j'avais connue sur la terre. Maintenant, je sais que les hommes de Dieu nous ont menti, alors je crains l'éternité !

— Qu'est-ce que tu sais de l'éternité ?

— Rien, mais j'ai peur quand même.

— N'aie plus peur, je crois que je viens d'apercevoir ta grand-mère, mon père ne doit pas être très loin. Fais bonne route, Medhi.

— Toi aussi Aaron, fais bonne route.
Leurs mains se séparent.

Quelques pas plus tard, Aaron se jura de prononcer le prénom de Medhi au moins une fois chaque jour, pour ne jamais l'oublier. Mieux encore, avant que ne règne la « Laila » et Medhi sourit à cette seule pensée. Sans avoir à échanger la moindre parole, il lui fit la même promesse.

Et puis tous deux ressentirent un manque au fond de leur poitrine, chacun s'avoua à lui-même qu'un prénom ne suffirait pas, qu'ils auraient aimé se connaître... avant. Peut-être qu'il était important de se le dire, avant de se séparer...

Chacun se retourne, mais l'autre a disparu. Aaron hausse les épaules. Medhi, de son côté, fait de même. Puis, ce sont leurs regrets qui s'effacent, parce que chacun pense qu'avant, ils n'auraient jamais trouvé le courage de faire un tel aveu, leurs pères ne leur auraient jamais pardonné.